

2. *In carcere*

Violaine Forest

Numéro 805, novembre–décembre 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92017ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Forest, V. (2019). 2. *In carcere*. *Relations*, (805), 42–43.

2. In carcere

Texte: **Violaine Forest**

Photo: **Benoit Aquin**

Une soue à cochon, dirait sa mère ; elle se lave avec la suie. Voyage de foin, sur la tête ! De la limaille de fer ! De la broche en guise de cheveux ! Et vous voulez qu'on chante, qu'on marche droit ? Nos côtes se soulèvent à peine ! Vous pensez qu'on peut hurler avec ça ! On s'habitue au sol, à ne pas lever la tête, à ne pas regarder ce que fabriquent les autres. On trace des cheminées sur le papier qui nous sert de couverture.

Un homme chante sa mère disparue, il invente de toutes pièces un chant que tous reconnaissent, il invente sa mère aussi de toutes pièces. On peut prétendre n'importe quoi. Elle offre son enfant, mais il est mort, elle offre de l'eau, mais le puits est sec.

Elle ne peut se déprendre d'elle-même. Elle n'est que cette chose qui n'a jamais existé. Elle ne veut pas crier. Pas dire. À peine si elle murmure. Alors, prononcer son nom, vous imaginez ? Les consonnes c'est trop dur, il n'y a qu'une voyelle, un gémissement.

Surtout la nuit, quand elle s'enveloppe de papier de suie, sa nuit est peuplée d'oiseaux de proie. Il n'y a au centre du lieu ni échappatoire ni gloire, il n'y a rien que ce bruit perpétuel du crépitement des âmes qui s'élèvent du brasier.

Cette femme est une pierre dans le vent, elle cherche le souffle dans l'obscurité, toujours. Elle est incapable de voir plus loin sans son souffle – elle chante pour son fils, parti. Elle ne chante pas pour l'enfant, mais pour l'homme qu'il est devenu en une nuit et qui l'a quittée.

Elle dessine son absence avec des gestes brisés qui n'aboutissent qu'au sombre en elle, au repli.

Parfois, un rayon de soleil, le son d'une cascade, l'odeur d'un pré. Mais ça ne dure jamais longtemps. Alors elle respire mieux, entrouvre les yeux. Elle le cherche dans l'obscurité des cours à bois, partout elle le cherche, son petit. Sa berceuse l'empoisonne.

Elle n'a plus peur de tomber, elle rampe déjà. Son corps sent la terre. Au moindre souffle, elle se remet à chanter ; mais la plupart du temps on la confond avec ces grosses pierres qu'on trouve au milieu des champs et qu'il faut contourner avec les machines.

Pourtant, c'est là, dans cette immobilité qui respire, en rase campagne, que dissimulée, en plein jour, elle attend. Il ne s'est jamais retourné, elle se rappelle seulement un dernier repas, ses yeux qui mentaient en avalant sa soupe.

On ne peut pas crier dans l'eau, on ne peut qu'étirer le bras. Elle pense qu'à la naissance, c'était prévu, cette noyade dans le bac du lavoir, dans ce lac en eau profonde où les hommes buvaient, criaient, se moquaient bien de cette femme engloutie, submergée. Elle s'agrippe aux pieds des autres femmes, elle ne

sait comment les atteindre autrement, elle s'agrippe comme au bord d'un précipice, elle se laisse glisser, se jette dans le vide, se propulse elle-même vers l'arrière ; ce geste, elle ne le mesure plus, elle explose partout, elle crie, elle siffle, elle jure qu'elle s'en sortira cette fois qu'elle a une prise, elle ne respire plus, elle ne veut pas mourir, pas cette fois ! Elle connaît le geste d'enfermer, elle l'a vu venir, elle l'a vu faire. Elle le fait. Cette fois plus lentement. Jusqu'à ce que la femme ploie, supplie, se mette à genoux, elle ne veut pas lui faire de mal, elle ne fait que ce qu'elle sait faire le mieux, se hisser sur l'autre pour arriver à respirer.

Sa joue sur la pierre, aucun battement, le cœur sourd. Le sien ralenti par l'écoute du vide. Sa peau froide, apaisée par le ruisseau dans sa tête qui suit les veines du marbre. Le monde peut enfin respirer, les peurs se taisent, l'une après l'autre, déposées. Pourtant ce n'est qu'une jonction ; deux angles froids, l'un quittant le monde, l'autre l'ayant déjà quitté. Un endroit fragile en elle où tout peut basculer, dans un mouvement perpétuel.

Elle cherche la porte, sait que ce n'est pas une issue, elle est convaincue de ça, elle ne peut en sortir ; alors elle trouve réconfort dans les choses qu'elle connaît, l'odeur d'acier sur sa peau, le froid du métal, le son de la pluie sur la tôle qu'elle imagine comme une caresse de l'en-dehors.

Les charnières, les joints de métal, elle les touche du bout des doigts dans l'infiniment petit ; l'acier est une caresse, un soulagement, c'est le connu qui l'entoure ; ces sons qu'elle redoute et invente à la fois, la fissure dans le mur qu'elle frôle de son épaule pour en écouter le chant, une prière tiède de ruisseau en plain-chant quand le soleil a bien chauffé la pierre, elle le sait, les portes fermées, elle connaît, elle ne tente même pas de sortir.

Le froid la soulage. Le silence, le sombre, les cris qu'elle perçoit sont enveloppés, lointains. Tout lui est étrange. Seul le goutte à goutte qui chante sur le métal rythme son jour qui n'en finit pas, qui s'est immobilisé là, sous le panneau qui indique SORTIE.

Ne pas vouloir. Ne pas faire, penser à autre chose, en attendant que le jeu commence, elle reste en retrait, elle n'aime pas jouer, elle n'a pas appris.

Il se peut que l'inconnu soit plus réconfortant que toute tentative de souvenir. Elle y croit maintenant, à l'anéantissement, au si petit qu'il disparaît. Elle voudrait que la cendre la quitte, elle y revient toujours au petit en elle ; cette chose tue, dès l'enfance, les rires, les cris. Cela ferme tout chez elle ; le tambour dans sa tête. 🌀



Vaches nouvelles, chemin du Rapide-Plat Nord, Saint-Hyacinthe, 2015